

Zeitschrift:	Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques
Herausgeber:	Revue de Théologie et de Philosophie
Band:	42 (1909)
Heft:	3
 Artikel:	La "science chrétienne" : exposé objectif
Autor:	Byse, Charles
DOI:	https://doi.org/10.5169/seals-379851

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 20.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LA « SCIENCE CHRÉTIENNE »

(Christian Science)

Exposé objectif¹

PAR

CHARLES BYSE

I

Le mouvement.

On commence à parler souvent, autour de nous, de la « Science Chrétienne », sans trop savoir de quoi il s'agit. Entendue dans un sens inédit et très spécial, cette expression désigne l'ensemble de doctrines accepté par une association religieuse qui, d'abord fort mal vue, a bientôt fait de rapides et surprenantes conquêtes. En effet, établie il y a moins de trente ans (en 1879), la « dénomination » en question comprend, à l'heure qu'il est, plus de mille Eglises; et leur nombre change sans cesse, car il s'en fonde, dit-on, plusieurs par semaine, peut-être une par jour². Quant au nombre des membres inscrits, il s'élève à 800 000 ou à un million. Et ce qui augmente la valeur de ces chiffres, c'est que l'admission des candidats est soumise à des conditions dont la sévérité paraît exagérée à nos Eglises de professants. Du reste, le

¹ Lu le 28 octobre 1908 à la Société genevoise des Sciences théologiques, et le 14 décembre à la Conférence fraternelle de Lausanne.

² C'était quatre et demie par semaine avant le procès intenté à M^{me} Eddy; ce doit être beaucoup plus dès lors.

« dénombrement » des scientistes est interdit depuis peu de temps; cette mesure a sans doute pour but d'éviter l'orgueil que pourraient développer chez eux les succès extraordinaires de leur cause.

Des Etats-Unis, où il a pris naissance, le mouvement s'est étendu au Canada, au Mexique, à la Grande-Bretagne, à l'Australie, et, malgré la haute barrière des langues, à l'Empire germanique, à la France et à la Suisse.

A cette magnifique extension correspond une prospérité financière non moins digne d'être relevée. L'argent afflue dans les diverses caisses de cette Eglise avec une abondance qui pourrait nous rendre jaloux. La fondatrice, M^{me} Eddy, a gagné par ses publications une grosse fortune, dont elle se débarrasse avec une munificence admirable. En voici quelques exemples.

Lorsqu'on eût décidé de bâtir une première église pour les scientistes de Boston, elle donna pour cela une somme de 500 000 francs, plus un terrain estimé à 100 000 francs; total 600 000 francs. Plus récemment, lors de son départ pour retourner à Boston, les autorités de Concord (New Hampshire), où elle avait résidé plusieurs années, lui ont adressé des remerciements au nom de cette petite ville, dont elle avait été la bienfaitrice et où elle était extrêmement aimée. Elle vient enfin de créer, sans le concours de personne, un *Fonds charitable* destiné à entretenir et à instruire, dans un *home* construit à cette intention, les scientistes sans ressources suffisantes qui désirent pratiquer l'art de guérir, et même à secourir éventuellement leurs familles. M^{me} Eddy a fait dans ce but un versement immédiat de cinq millions de francs.

Ajoutons un trait qui met en saillie la richesse et la générosité de la dénomination qui nous occupe. L'église de Boston étant devenue bientôt insuffisante, il fallut y adjoindre une nouvelle construction qu'on voulut immense et superbe. Or en 1906, le jour où fut inauguré ce temple de granit, tous les frais, montant à dix millions de francs, en étaient payés intégralement. Il fallut refuser les dons qui arrivaient encore.

On pouvait s'attendre à ce que le courant de la Science Chrétienne se calmât et se ralentît au bout d'un quart de siècle. C'est le contraire qui eut lieu. La cause scientiste reçut une puissante impulsion d'un évènement qui semblait de nature à la compromettre. Des gens peu scrupuleux et bassement intéressés, s'intitulant les « amis les plus proches » de M^{me} Eddy, tentèrent de la faire interdire, à cause de son grand âge, comme incapable d'administrer ses biens. Un procès, où elle fut entendue, et une longue polémique, qui remplit les journaux, jetèrent un jour éclatant sur sa vie privée et tournèrent à son honneur. Ses adversaires, voyant qu'ils n'avaient aucune chance de réussir, eurent la honte de devoir retirer leurs accusations.

Un mouvement contemporain qui a acquis des dimensions pareilles, et qui émotionne déjà plusieurs de nos cantons, vous paraîtra peut-être mériter autre chose que l'indifférence ou le dédain. Personnellement je n'accepte pas la Science Chrétienne; mais, lisant facilement l'anglais et ayant des loisirs, j'ai pu l'étudier dans ses sources, et je pense être utile en vous communiquant, en quelque mesure, les résultats d'un travail scrupuleux et déjà prolongé. Je ne veux aujourd'hui ni critiquer la *Christian Science*, ni en faire l'éloge. Ce serait prématûré et dangereux. Il faut d'abord la connaître pour être plus tard à même de la juger. Mon désir est donc de vous expliquer, aussi clairement que possible et d'une façon tout objective, en quoi elle consiste. Ainsi limitée, ma tâche est assez ardue pour qu'il y ait quelque témérité à l'avoir entreprise; et, si je m'en acquitte trop imparfairement, veuillez noter, à titre de circonstance atténuante, que nul avant moi ne s'est imposé cet effort.

II

Les origines.

A l'origine et à la tête du mouvement nous trouvons, je l'ai dit en passant, une femme américaine, âgée aujourd'hui de 87 ans et admirablement conservée. M^{rs} Mary Baker G. Eddy

ne s'appuie pas sur des visions ou des extases et ne se donne point le titre de prophétesse, qu'elle semble mériter ; ses partisans l'appellent simplement *Our Leader*, notre directrice, tout en la regardant comme l'organe d'une révélation. Son immense autorité remonte à la « grande découverte » qu'elle fit, en 1866, d'une méthode de « guérison par l'esprit », qu'elle désigna plus tard par la locution *Christian Science*, abrégée en *C. S.*

« Je parvins, dit-elle, à la certitude que toute causation était esprit et chaque effet un phénomène mental. Ma guérison immédiate d'une lésion interne causée par un accident, lésion que ni médecine ni chirurgie ne pouvait atteindre, fut pour moi ce qu'avait été pour Newton la chute d'une pomme : elle me fit découvrir le moyen d'être moi-même bien portante et de rendre aux autres la santé. »

Comme Saul de Tarse partant pour l'Arabie après la scène du chemin de Damas, M^{me} Eddy se retira du monde et, pendant trois années de laborieuse solitude, se prépara à son apostolat. Elle refit sa théologie en scrutant les Ecritures, dont elle comprit pour la première fois le « sens spirituel. » En 1867 elle se mit à enseigner à un seul élève son système de thérapeutique mentale. Nous la retrouvons en 1878 dans l'importante cité de Boston, où on l'appela à prêcher, malgré son sexe, dans le Tabernacle Baptiste; elle le fit avec grand succès, sa prédication remplissant l'église et rendant la santé à plusieurs malades.

Elle avait fondé deux ans auparavant (1876), avec six de ses étudiants, la première *Christian Scientist Association*. En 1879 ces intrépides novateurs décidèrent « d'organiser une Eglise destinée à commémorer la parole et les œuvres de notre Maître bien-aimé, et ainsi de restaurer le christianisme primitif avec son élément perdu de guérison. » Cette « Eglise sans credo » fut constituée sous le nom de *la Première Eglise du Christ, le Scientiste, à Boston*, et eut durant quelques années M^{me} Eddy pour unique pasteur. Nous verrons tout à l'heure quel glorieux avenir lui était réservé.

En 1881 l'infatigable Américaine transporta de Lynn à

Boston son école de guérison mentale et la fit reconnaître par l'Etat sous le titre de *Collège métaphysique du Massachusetts*. Elle y instruisit pendant sept ans plus de quatre mille élèves ; elle eut néanmoins le courage de fermer cet établissement, alors qu'il était parvenu à l'apogée de sa prospérité, pour montrer qu'il ne faut pas donner trop d'importance aux institutions, et pour se consacrer tout entière à la révision de son livre capital, *Science and Health*. Rouvert au bout de dix ans, en 1889, ce collège est encore, comme il a toujours été, la pépinière des *instructeurs et conférenciers* placés à la tête de l'œuvre. Ajoutons que c'est la seule école de ce genre qui ait jamais existé dans aucun pays.

III

L'organisation.

La fondatrice de la Science Chrétienne a fait preuve de facultés de premier ordre pour tout ce qui concerne la présidence, l'administration et le gouvernement; il est d'autant plus intéressant d'observer qu'elle accorde à l'organisation une importance très relative.

« Il n'est pas absolument nécessaire, écrit-elle, d'organiser matériellement l'Eglise du Christ, de consacrer des pasteurs et des temples. Si cela se fait, que ce soit à titre de concession à l'époque, non comme une cérémonie perpétuelle et indispensable de l'Eglise. Si notre Eglise est organisée, c'est dans l'esprit de cette parole : *Laisse faire pour le moment.* »

« J'ai appris, dit-elle ailleurs, que l'organisation matérielle a sa valeur et ses périls, et qu'elle n'est réclamée que dans les premières phases de l'histoire chrétienne. Lorsque la forme matérielle de cohésion et de communion a atteint son but, l'organisation retarde la croissance spirituelle et doit être mise de côté. »

Conséquente avec ces déclarations, M^{me} Eddy tend à diminuer partout le rôle de la matière au profit de l'esprit, à rendre les groupes et les individus toujours plus indépen-

dants à l'égard des autorités humaines pour les soumettre davantage au contrôle direct de Dieu.

La première Eglise de Boston, réorganisée en 1892, est le foyer central de la Science Chrétienne du monde entier ; on peut s'y rattacher des contrées les plus diverses ; aussi compte-t-elle 48 000 membres ! Cette *Eglise Mère*, dont M^{me} Eddy s'intitule « pasteur émérite », a cinq « directeurs » et un « président », mais pas de pasteur actuel. Les autres Eglises se rattachent à elle, comme ses filles, sous le nom de *Branch Churches* ; chacune a du reste son gouvernement particulier. Pas de synode. En revanche, les corps suivants travaillent au bénéfice de l'ensemble : la « Société de publication », qui édite le *C. S. Journal*, mensuel, le *C. S. Sentinel*, hebdomadaire, et, en allemand, *Der C. S. Herold*, mensuel ; le « Comité d'éducation », qui décerne les grades de « bachelier » et de « docteur » en Science Chrétienne, *C. S. B.* et *C. S. D.* ; l'« Association générale des instructeurs » ; le « Comité des conférences » et sept « missionnaires » nommés chaque année pour des missions spéciales.

M^{me} Eddy, chef visible de toute l'œuvre, jouit de pouvoirs très étendus, mais exactement définis. Du reste, elle en a toujours usé avec un tact et une sagesse si remarquables que ses adhérents acceptent ses décisions et ses simples conseils avec un accord et une bonne grâce dont nous avons à peine l'idée. Jamais fondateur de religion, prophète, réformateur ou pape ne fut écouté et obéi comme cette vieille femme, dont toute l'autorité réside dans sa doctrine, ses œuvres et son caractère. Elle inspire d'autant plus de confiance qu'elle s'efface le plus possible devant la vérité, insistant pour qu'on ne regarde ni à elle, ni à une personnalité quelconque, mais uniquement à Dieu dont elle s'efforce d'être le fidèle organe. On sent qu'en toute circonstance elle a en vue le bien général et non son intérêt particulier.

En somme, l'organisme scientiste concilie à un degré fort exceptionnel l'unité de croyances et de pratiques avec la liberté des sociétés locales. Il est semblable à la constitution de la grande république américaine, où le pouvoir central,

fortement établi, laisse une grande indépendance aux différents Etats. On peut le comparer encore à la Confédération suisse, qui sait parfaitement allier la légitime autonomie des cantons à l'autorité nécessaire des deux assemblées de Berne et du Conseil fédéral.

On rapproche aussi, non sans raison, l'association scientiste et l'Eglise du premier siècle, dont elle prétend avoir repris la tradition. Elle lui ressemble en effet non seulement par les guérisons qu'elle accomplit, mais par sa tolérance et sa largeur. Tandis que les protestants de toute nuance, quelle que soit leur situation vis-à-vis du gouvernement, se divisent en sectes nationales, souvent indifférentes ou hostiles les unes à l'égard des autres, les adeptes de la *Christian Science*, s'élevant au-dessus des frontières de pays, de langues et de races, forment, en intention et de plus en plus réellement, une catholicité nouvelle, plus sérieuse et plus vivante que celle du papisme. Ce caractère d'universalité, qui contraste si agréablement avec les scissions et les luttes au sein de la chrétienté réformée, présente de nombreux avantages et exerce un grand attrait sur les âmes isolées ou découragées.

IV

Le culte.

Le culte scientiste est partout le même, simple, bref, recueilli. L'Ecriture Sainte y occupe la place d'honneur, et l'éloquence de la chaire n'en a aucune, puisqu'il n'y a pas de prédicateur. Le service du dimanche matin est présidé non par un ministre consacré, car il n'y en a pas non plus, mais par deux *lecteurs*, ordinairement de sexe différent, qui lisent alternativement l'un quelques passages de la Bible, l'autre des fragments explicatifs empruntés à *Science and Health*. Ces deux lectures sont la répétition publique des textes que tous les scientistes ont pu méditer, chacun en son particulier, durant la semaine qui vient de s'écouler. Elles constituent le seul *sermon* qu'ils entendent dans leur Eglise.

Mentionnons encore, comme éléments caractéristiques de

ce culte, la part que la congrégation prend à la lecture biblique, la quête faite entre la *leçon-sermon* et l'un des cantiques, la prière silencieuse, enfin l'Oraison dominicale, à laquelle tous les assistants se joignent oralement et dont l'interprétation spirituelle est donnée par le premier lecteur. Le culte du dimanche soir est pareil à celui du matin. Ainsi tout est calculé pour que chaque semaine on approfondisse un sujet au lieu de disperser son attention sur plusieurs.

Les rites du baptême et de la sainte cène sont abolis ; la cérémonie du mariage, qui l'est également, peut être demandée à une autre Eglise. Il y a toutefois des « services de communion », dont le caractère est exclusivement spirituel. Ajoutons que M^{me} Eddy vient de supprimer la grande communion qui, chaque printemps, attirait des multitudes à Boston. Elle justifia cette mesure en disant qu'on attachait trop d'importance à cette solennité, et que beaucoup de fidèles, venus de loin, étaient déçus en ne trouvant pas de place dans le temple central, malgré ses vastes dimensions. Ainsi dix mille scientistes ont pris part à cette fête religieuse pour la dernière fois au mois de juin dernier. Cependant les Eglises affiliées restent libres de célébrer leur communion sémestrielle, qui n'offre pas les mêmes inconvénients.

Une réunion de semaine, plus familière que les cultes du dimanche, a lieu tous les mercredis soir ; consacrée surtout aux témoignages que les personnes guéries, ou délivrées dans un sens quelconque, se sentent appelées à rendre, elle est bienfaisante et souvent très impressionnante.

Quant aux deux cultes du dimanche, si réglés, si liturgiques, si peu sensationnels, on pourrait supposer qu'ils ont peine à lutter avec des services plus artistiques et plus pompeux, où l'on fait plus d'efforts apparents pour émouvoir et persuader. Ils réunissent pourtant de beaux auditoires, recrutés principalement dans les classes cultivées, aisées ou riches, de la société, et l'on y remarque une forte proportion d'hommes intelligents que les anciennes Eglises ne satisfaisaient plus.

V

Le Livre de Textes.

Le mouvement religieux que nous étudions a pour source première et intarissable le principal ouvrage de M^{me} Eddy, celui qui a pour titre complet : *Science et Santé, avec Clef des Ecritures*. Publié en 1875, ce *Livre de Textes*, comme on a coutume de l'appeler, est un élégant volume du format de la Bible Segond, mais beaucoup moins épais et par conséquent plus portatif. Les sujets de paragraphe imprimés en manchette et une très ingénieuse numérotation des lignes (trois par trois) le rendent facile à consulter et à citer.

Quatorze chapitres sur dix-huit, ou cinq cents pages sur sept cents, forment la première partie, qui développe la doctrine de l'auteur et répond au titre spécial de *Science et Santé*. Vient en second lieu la *Clef des Ecritures*, qui justifie cette doctrine d'abord en expliquant plusieurs morceaux de la Genèse et de l'Apocalypse, ensuite par un *Glossaire* donnant la signification primitive et spirituelle de certains mots. La troisième partie, les *Fruits*, raconte un grand nombre de délivrances opérées par la *Christian Science*.

Science and Health, qui n'a été traduit dans aucune langue, est d'une lecture extrêmement difficile. Cette difficulté me paraît avoir pour causes : la concision lapidaire d'un style qui s'efforce toujours d'exprimer aussi brièvement que possible la quintessence des choses, et qui revêt la pensée de formes apophygramatiques ; le caractère abstrait et paradoxal du système, qui bouleverse les idées généralement reçues non seulement par le commun des mortels, mais par les théologiens, les philosophes et les savants ; enfin l'extrême spiritualité de l'écrivain et la hauteur presque inaccessible de l'idéal qu'elle nous propose. Ajoutons que, d'après M^{me} Eddy elle-même, on ne peut comprendre son enseignement que dans la mesure où on le démontre par sa vie ; c'est dire que l'intelligence seule est incapable de le saisir. Tout cela est

peu encourageant pour ceux qui veulent étudier la Science Chrétienne comme un autre système.

De fait, certains lecteurs, même instruits et sérieux, de *Science et Santé*, arrêtés à tout instant par des phrases obscures et déconcertantes pour eux, s'impatientent, se découragent et ont envie de jeter loin d'eux, pour ne jamais le rouvrir, ce livre étrange et rebutant ; mais ils en sont empêchés par la vague impression qu'il y a pourtant là des trésors de sagesse et de vérité. La lecture de cet ouvrage a guéri, dit-on, une quantité de malades ; il est le *vade-mecum*, la nourriture journalière de milliers de croyants qui lui ont voué une gratitude éternelle ; fort mal accueilli au début, il a triomphé des critiques, conquis la faveur de la presse et obtenu un succès de librairie sans précédent, je suppose, dans l'histoire de l'humanité.

En effet, les éditions de mille exemplaires se sont succédé si rapidement qu'au bout de trente-et-un ans on annonçait la quatre-centième. A ce moment-là on a cessé d'en indiquer le nombre, lequel a continué de grossir sans interruption, puisque, avant le procès mentionné ci-dessus, une édition nouvelle était enlevée chaque semaine, et que dès lors la demande du *Text-Book* a considérablement augmenté. Il s'est donc vendu, en trente-trois ans, plus de *cinq cent mille exemplaires* d'un livre anglais, métaphysique, abstrus, incompréhensible pour le grand public, et qu'on paie ordinairement cinq dollars (26 fr. 25), quelquefois bien plus cher. Cela fait un produit brut qu'on peut évaluer à dix millions de francs, somme dont la moitié doit être un profit net. Il est à noter que M^{me} Eddy ne reçoit là-dessus que ses droits d'auteur. Le reste du gain est pour la Société de publication, qui l'emploie au bénéfice de l'Eglise.

Un si prodigieux succès nous oblige à conclure que *Science et Santé* est une œuvre géniale et puissante, qui a déjà tracé un sillon profond dans les Etats anglo-saxons et dont l'influence commence à s'exercer chez les peuples parlant le français ou l'allemand. Les scientistes mettent ce livre au-dessus de tous les autres écrits de leur Directrice, et le regar-

dent comme inspiré. En le méditant sans relâche, ils s'efforcent d'en comprendre non seulement la lettre, mais encore l'esprit, de s'en assimiler toujours mieux les enseignements qui les dépassent ; et de fait ils y découvrent toujours de nouvelles richesses qui accroissent leur confiance et les remplissent d'admiration.

On les accuse de donner à ce volume la place que le chrétien doit réservier au canon de l'Ancien et du Nouveau Testament. Qu'en est-il à cet égard ?

Il est vrai que M^{me} Eddy a « ordonné » conjointement « la Bible et *Science et Santé avec Clef des Ecritures* pasteur de l'Eglise Mère », déclarant que ce pasteur impersonnel « continuerait à prêcher pour cette Eglise et pour le monde »¹. C'est assurément placer extrêmement haut le Livre de textes. En effet les scientistes ne l'emploient pas simplement à titre de commentaire, et même de commentaire infaillible, des saintes Ecritures ; ils le tiennent pour une continuation de la Bible, pour une révélation suprême, qui projette sur les pages mystérieuses de notre vieille Bible un jour inattendu et par conséquent la leur fait aimer davantage.

Parcourez seulement un numéro du *Christian Science Quarterly*, et vous verrez que tous sont invités à étudier chaque jour une *Leçon biblique*, composée de passages choisis, avec plusieurs citations de *Science et Santé*. Cette étude méthodique leur prend un certain temps (je connais un négociant très occupé qui lui consacrait journellement cinq heures), mais ils la trouvent extraordinairement intéressante, sentant qu'elle les instruit et les affermit dans la vérité divine. Ainsi, grâce au secours que leur fournit M^{me} Eddy, ils parviennent à une remarquable intelligence de l'Ecriture, dont tant de versets, de chapitres et de fragments plus considérables sont entendus d'une façon tristement superficielle par la plupart des protestants, ou nuls et non avenus et dès lors sans profit pour eux.

¹ *Manual of the Mother Church*, 48th Edit., 1905. *The Christian Science Pastor*, p. 44.

VI

L'inspiration du système.

Pour comprendre à quelle inspiration a obéi la fondatrice de la *Christian Science*, il faut savoir que de très bonne heure elle eut une piété vivante. Aussi fit-elle à l'âge de douze ans une touchante profession de foi dans une Eglise trinitaire malgré son opposition courageuse au dogme calviniste de la prédestination, le pasteur étant persuadé qu'elle était vraiment régénérée. Elle devint à dix-sept ans membre de cette Eglise. Après sa « grande découverte », elle n'eut pas de plus ardent désir que d'en faire profiter les autres. La source et le mobile de son immense activité fut désormais l'amour, qui est plus spécialement l'apanage de la femme, l'amour pour Dieu et pour l'homme, le double amour qui est l'accomplissement de toute la loi.

Elle aime Dieu, le Principe divin, d'autant plus qu'elle voit avant tout en lui l'amour infini, immuable, absolu ; elle aime le Christ, la vérité, qui pour elle est Dieu vu sous un autre aspect ; elle aime l'homme véritable, primitif, éternel, qui est l'image et la ressemblance de Dieu. Quant aux hommes historiques tels qu'ils nous apparaissent, aux hommes pécheurs, souffrants, périssables, elle nie la réalité substantielle de leurs maux, mais ce n'est pas par indifférence, par dureté de cœur. Au contraire, pleine de pitié pour eux, elle s'efforce de dissiper l'illusion déprimante qui les rend malheureux, et de développer en eux la conscience de ce qu'ils sont aux yeux de leur Créateur et de leur Père, ce qu'ils sont réellement sans l'avoir reconnu. Certaine de posséder le secret qui peut nous délivrer de toutes les misères terrestres, en nous révélant notre vraie nature, elle brûle de nous communiquer ce secret, afin que nous sachions nous prévaloir de nos droits d'enfants de Dieu, et qu'ensuite nous répandions à notre tour la « souveraine panacée » qui seule peut faire entrer les mortels dans le royaume de l'harmonie et du bonheur.

Ainsi la Science Chrétienne se présente comme une mé-

thode de guérison de l'âme et du corps, comme la vraie, l'unique méthode du salut de l'être humain ; le système n'est qu'un moyen, mais un moyen nécessaire pour arriver au but. Nous sommes appelés non seulement à *croire*, mais en outre à *comprendre* ; car la foi peut être erronée, superstitieuse, aveugle et dès lors décevante. La *Science* seule nous éclaire de la lumière divine ; seule elle nous communique les forces dont nous avons besoin pour nous affranchir de tous nos esclavages et réaliser notre glorieuse destination.

Ce que Jésus n'a pu enseigner à ses disciples immédiats, tout imbus des préjugés d'une religion nationale et formliste, M^{me} Eddy l'enseigne à une génération beaucoup plus instruite, dont dix-neuf siècles de christianisme ont développé la conscience et la raison. Loin de contredire l'Evangile primitif, la *Christian Science* le dégage de ses éléments transitoires, de ses langes matériels, pour le présenter dans ses immortels principes, dans tout l'éclat de sa spiritualité.

Par là elle inaugure les « nouveaux cieux » et la « nouvelle terre » annoncés dans l'Apocalypse, car elle est la « Jérusalem nouvelle » que saint Jean vit descendre du ciel, d'auprès de Dieu. En elle se réalise enfin, sur une vaste échelle, la promesse tant de fois répétée de l'effusion du Saint-Esprit, qui doit conduire les chrétiens « dans toute la vérité » et les rendre capables de faire les œuvres du Sauveur, d'en « faire même de plus grandes. » Ce sont là, direz-vous, des prétentions exorbitantes ; elles n'en sont pas moins catégoriquement exprimées dans le livre qui nous occupe et n'en font pas moins partie intégrante de la conception religieuse des scientistes.

Quelques mots sur le nom choisi par M^{me} Eddy pour désigner cette révélation complémentaire qui doit éléver l'Eglise à un plan rarement atteint de puissance et de sainteté. La locution si vivement attaquée de *Science Chrétienne* se défend par les arguments que voici. Cette « Science » n'est pas moins scientifique, c'est-à-dire pas moins conforme à l'expérience, à la logique et à la raison, que les sciences physiques ou naturelles ; elle l'est au contraire bien davantage, puisqu'elle se

meut dans le domaine de l'éternelle réalité, non dans celui des apparences trompeuses. Voilà pour le substantif *Science*. Quant à l'adjectif *Chrétienne*, il se justifie également par le fait que cette « science » est conforme à l'esprit de l'Evangile, nous fait comprendre l'enseignement et l'exemple du Christ, nous unit réellement à lui et nous associe à son pouvoir redempteur. A elle s'applique très directement cette grande parole, qui a pour les scientistes une importance capitale : « C'est ici la vie éternelle, *de te connaître*, toi le seul vrai Dieu, et celui que tu as envoyé, Jésus-Christ. »

D'après ce qui précède, la célèbre Américaine se croit appelée à une œuvre plus importante que celle des apôtres ou des réformateurs, à une mission unique en son genre et véritablement sublime. Cette mission glorieuse, elle s'en réjouit certainement dans sa profonde sympathie pour les hommes, auxquels elle dévoile des perspectives inattendues de victoire et de progrès; mais elle n'en est point exaltée ou enorgueillie. Dans une position que n'égale pas celle des rois et des empereurs, sur un faîte où la tête tournerait à la plupart des mortels, elle conserve une modération, une humilité qui étonnent. Sans doute, elle tient à ce qu'on mentionne son nom lorsqu'on emprunte à ses livres des idées originales ou des citations textuelles, mais ce n'est pas par amour propre d'auteur; c'est pour empêcher les plagiats, dont elle a eu souvent à se plaindre, et pour conserver à la Science Chrétienne sa pureté, son intégrité et sa vertu. Pour elle-même elle ne réclame rien, vivant très simplement et ayant toujours fait preuve d'un désintéressement contagieux. Convaincue que Dieu est tout et l'homme rien, elle détourne de sa propre personne les hommages qu'on lui adresse, et se dérobe autant que possible aux honneurs qu'on lui rend. Parvenue au-delà des bornes que le psalmiste assigne à la vieillesse des plus vigoureux, elle manifeste encore une merveilleuse faculté de travail, inspire, dirige, surveille avec une lucidité et une sagesse admirables l'activité si intense et les départements si divers de son immense Eglise. Avec cela, elle vit dans une sorte de retraite, trouvant du temps pour l'étude,

le recueillement, la prière, communiant d'une façon toujours plus intime avec « le Principe », et par l'intensité de ses désirs, plus que par ses actions, hâtant le moment où l'humanité sera délivrée des liens de la chair. Ainsi, au milieu de succès sans précédent dans l'histoire des religions, vénérée par plus d'un million de sectateurs attachés à elle par ses bienfaits, couronnée pour ainsi dire d'une auréole de gloire, cette femme, qui n'a rien perdu de la délicatesse et de la grâce aimable de son sexe, s'oublie constamment elle-même pour se consacrer, avec un enthousiasme intelligent et calme, à la réforme la plus radicale et la plus étendue.

VII

L'idée centrale et positive.

L'idée centrale et génératrice de la Science Chrétienne est une nouvelle théodicée, qui s'est imposée à M^{me} Eddy comme une intuition directe, exacte et lumineuse de la vérité.

Si pour elle les perfections divines sont les mêmes que pour nous, elle les entend autrement, car elle leur donne un caractère absolu qu'elles ont perdu depuis longtemps, si tant est qu'elles l'aient jamais eu, dans le langage ordinaire. Dieu n'est pas simplement esprit, il est *l'Esprit*, le seul *Ego*, à la fois infini, omniscient, omniprésent, omnipotent, éternel et tout bon ; aussi *God* est-il souvent expliqué par *Good*, la bonté ou le bien. L'*Esprit* (*Spirit*) a pour synonymes l'*Ame* ou le *Mental* (*Mind*), l'*Ame* (*Soul*), la *Substance*, la *Vie*, la *Vérité*, l'*Amour*. La majuscule initiale de ces mots doit indiquer qu'ils signifient l'*Etre* divin sous ses différentes faces.

Frappée du tort qu'on a fait au christianisme en limitant la Divinité, M^{me} Eddy répudie énergiquement la notion anthropomorphique. Dieu est « individuel », mais non personnel, le terme de « personnalité » ne convenant, suivant elle, qu'aux hommes mortels et pécheurs. Si cependant on l'accuse de panthéisme, elle s'en défend avec vivacité et renvoie ce reproche aux représentants habituels du monothéisme. Etre panthéiste, c'est, dit-elle, croire que « l'être a deux

bases, l'esprit et la matière», que «la vie, la substance et l'intelligence résultent de l'alliance de la matière avec l'esprit», ou que «l'esprit, distinct de la matière, doit entrer en elle ou passer à travers elle pour s'individualiser;» c'est admettre, en d'autres termes, que Dieu se confond avec l'univers matériel. Or elle s'inscrit en faux contre cette doctrine, qui a toujours été celle des Eglises chrétiennes. Elle consent néanmoins à désigner Dieu comme la «Personnalité infinie», ajoutant: «Le mot *individualité* prête aussi le flanc aux objections; car un individu peut faire partie d'une série, être un entre plusieurs, tandis que Dieu est *unique*.» C'est également dans le but d'écartier tout anthropomorphisme qu'elle aime à désigner Dieu par des noms abstraits, à l'appeler par exemple «le Principe divin» ou plus brièvement «le Principe», c'est-à-dire l'origine, la cause et la source de toute existence réelle.

Dieu étant strictement un, la Trinité ne peut être entendue que dans un sens économique ou modaliste. Nous distinguons dans la nature divine une pluralité d'aspects ou d'offices : d'abord le Père, le Principe de l'être; ensuite le Christ, idée spirituelle de la filialité; enfin la Divine Science ou le Saint Consolateur. Cela revient à dire que l'Amour, la Vérité et la Vie forment la suprême *Triunité*. A cette affirmation, déjà courageuse pour l'époque où elle fut lancée, s'en joint une non moins hardie et plus surprenante encore, celle de la maternité de Dieu. Nous lisons dans *Science et Santé*: «Le nom de *Père-Mère* exprime les tendres relations de la Divinité avec les créatures spirituelles, en harmonie avec les paroles d'un poète classique citée avec approbation par saint Paul: Car nous sommes aussi sa race.»

Comment Jésus-Christ est-il compris par la Science Chrétienne? La double conscience qu'il eut de lui-même,— ce qu'on appelait ses deux natures,— est rattaché à ses deux noms, que l'Eglise a l'habitude d'accorder l'un à l'autre. «Jésus» désigne le fondateur du christianisme au point de vue de la chair et du sang, en tant que personnage historique et phénoménal; «Christ» le désigne au point de vue de l'es-

prit, en tant qu'homme spirituel et vrai, divine puissance de guérison complète.

Né d'une vierge, *Jésus* de Nazareth participa en quelque mesure à la condition terrestre de Marie, mais « il exprima le type le plus élevé de la Divinité qu'une forme charnelle pût exprimer à cette époque ». Il fut ainsi le médiateur entre la vérité et l'erreur, entre l'esprit et la chair, se débarrassant toujours plus des illusions de l'humanité matérielle et pécheresse, et manifestant toujours mieux le Principe divin. Il démontra par son exemple que l'Esprit est l'unique puissance, et mérita que nous le prissions pour notre *guide* (way-shower). Aussi se nomma-t-il lui-même « le chemin ».

Christ est moins un nom que le titre suprême du prophète galiléen, l'indice qu'il était le Fils de Dieu, « le rayonnement de sa gloire et l'empreinte de sa substance » (Crampon), ou « l'homme divinement royal ». Le Christ est l'idéal divin, incorporel, éternel. « A travers toutes les générations, avant comme après le commencement de l'ère chrétienne, le Christ — ou l'idée spirituelle, la réflexion de Dieu — est venu avec quelque mesure de pouvoir et de grâce à tous ceux qui étaient préparés à recevoir la vérité. »

Cette dualité de *Jésus* et du *Christ* subsista jusqu'à l'ascension, moment où le concept humain et matériel de notre Maître fut absorbé par son moi invisible et réel. Ainsi Jésus-Christ s'est spiritualisé complètement, démontrant par ce qu'on appelle improprement ses « miracles », — faits divinement naturels, — surtout par sa résurrection et par sa disparition, la toute-puissance de l'Esprit, c'est-à-dire de l'Amour et de la Vérité. Aussi devons-nous voir en lui « le plus scientifique des hommes », celui qui pour la première fois a reflété le Dieu parfait d'une manière absolument fidèle.

A l'exemple du grand « Scientiste », nous avons tous à nous rendre compte de ce que nous sommes réellement, à prendre conscience de notre vrai moi en le dégageant des erreurs héréditaires et démoralisantes qui règnent dans le monde sensible. L'homme historique, phénoménal, doit s'oublier, se renier lui-même, avouer son néant, s'effacer devant l'homme

idéal et réel à la fois, qui est l'idée spirituelle, le reflet et l'image de Dieu. Tant que nous croyons être quelque chose, nous nous trompons radicalement. Mais l'homme spirituel, réfléchissant le Principe souverain, participe à toutes les perfections divines et dépasse infiniment l'intelligence des mortels. Il n'est jamais déchu de son premier et glorieux état ; par conséquent il n'a pas besoin d'y être rétabli. Nous n'avons qu'à ouvrir les yeux pour reconnaître notre nature véritable, notre position d'enfants de Dieu.

« L'homme, dit notre auteur, est l'idée (ou le concept) de l'Esprit ; il réfléchit la béatifique présence et illumine brillamment l'univers. L'homme est immortel et spirituel. Il est au-dessus de la fragilité et du péché. Il ne passe point les frontières du temps pour entrer dans le vaste empire de la Vie éternelle, mais il coexiste avec Dieu et l'univers. » — « L'homme est incapable de péché, de maladie et de mort. L'homme réel ne peut pas s'éloigner de la sainteté, pas plus que Dieu, par qui l'homme est évolué, ne peut engendrer sa capacité ou liberté de pécher. » — « Les mortels disparaîtront, et les immortels, ou les enfants de Dieu, apparaîtront comme les seules et éternelles vérités de l'homme.... La mortalité sera finalement engloutie dans l'immortalité. Le péché, la maladie et la mort doivent disparaître pour faire place aux faits qui appartiennent à l'homme immortel. »

Nous lisons encore : « La Science de l'être révèle l'homme comme parfait, de même que le Père est parfait, parce que l'âme ou le mental de l'homme spirituel est Dieu, le divin Principe de toute existence, et parce que l'homme réel est gouverné par l'âme, non par les sens, par la loi de l'Esprit, non par ce qu'on appelle les lois de la matière. » — « Etant la réflexion de son auteur, l'homme n'est pas sujet à la naissance, à la croissance, à la maturité, à la décadence. Ces rêves mortels sont d'origine humaine et non divine. »

L'univers, comme l'homme, n'est qu'en apparence matériel et soumis au désordre ; en réalité il est spirituel, harmonieux et indestructible. L'Esprit, dont nous sommes une émanation, peut être reconnu comme la puissance unique, comme « le

Tout infini, éternel et parfait ». L'affirmation suivante est imprimée en italiques : « *Dieu est Ame et Dieu est infini ; dès lors tout est Ame.* » Sur cette assertion repose la « Science de l'être », dont le résumé, lu publiquement chaque dimanche, renferme cette phrase : « Il n'existe que l'Ame infinie et son infinie manifestation, car *Dieu est tout en tous.* »

Cette idée de l'unité du monde, d'un seul Esprit directeur, d'une Ame toute présente et toute puissante, *One Mind*, est un grand encouragement pour les scientifiques. Elle les pousse à l'harmonie dans leur personne, dans leur famille, dans leur Eglise et dans toutes leurs relations. Elle les délivre de la foi à des puissances ennemis auxquelles nous ne serions pas capables de résister. Je veux parler surtout des « lois de la nature », qui sont à la base de la pharmaceutique, de la médecine et de la chirurgie. On a peur de ces forces mystérieuses, on cherche à les conjurer et à se les rendre favorables, comme les païens en ont toujours agi à l'égard de leurs fausses divinités. Ces forces physiques sont en effet des *idoles*, que nous adorons sans le savoir, ces « idoles » contre lesquelles l'apôtre Jean a mis en garde ses lecteurs. La Science Chrétienne dévoile, renverse et détruit ces idoles, affranchit ceux qu'elle a éclairés et leur apprend à ne compter que sur le Principe de l'être, à trouver en lui seul la santé du corps et celle de l'âme, sans s'inquiéter des divinités populaires qui n'existent que dans l'imagination des pécheurs.

VIII

L'idée négative ou l'irréel.

L'Esprit étant tout, il en résulte logiquement que ce qui n'est pas spirituel n'existe pas. Nous avons sans doute le sentiment d'appartenir à un monde physique où sévissent la douleur et la guerre ; nous croyons notre âme emprisonnée dans un organisme et soumise aux influences du dehors. Mais ces impressions sont trompeuses, car nos cinq sens nous font prendre l'apparence pour la réalité. Le philosophe Kant a déjà distingué entre le *phénomène* et le *noumène*. La Science

Chrétienne va plus loin : elle nous apprend l'absolue inanité de la matière, partant le caractère illusoire de toute notre existence phénoménale.

Nous avons tous aflare à trois ennemis principaux : le péché, la souffrance et la mort. Non seulement ils nous menacent incessamment et parfois nous accablent, mais leur existence même est une énigme pour notre raison et un scandale pour notre foi. Comment, sous ces trois formes, le mal qui règne dans le monde peut-il remonter à la création ? Comment le concilier avec un Dieu tout bon et tout puissant ? Toutes les hypothèses auxquelles on a recouru pour résoudre cet angoissant problème montrent l'embarras des penseurs plus qu'elles ne satisfont l'intelligence. Survient M^{me} Eddy qui, d'un seul coup d'épée, tranche le nœud gordien. Ces adversaires formidables sont des fantômes. Pour les voir disparaître comme un nuage, il suffit de leur arracher leur masque effrayant, de dire à chacun d'eux : « Tu n'existes pas. » En effet, le monde auquel appartient l'humanité coupable et mortelle, le monde souffrant et troublé ne saurait être l'œuvre du Créateur, qui est la sagesse et la bonté mêmes. Si donc il nous apparaît comme réel, c'est une douloreuse et fatale illusion.

Aussi lisons-nous dans *Science and Health* : « L'existence mortelle est un rêve de douleur et de plaisir dans la matière, un rêve de péché, de maladie et de mort ; elle ressemble aux rêves que nous avons pendant notre sommeil et que nous reconnaissons comme de simples états d'âme. Dans ces deux espèces de songes, ceux du sommeil et ceux de la veille, nous croyons que notre corps est matériel et que nous souffrons dans ce corps. »

M^{me} Eddy rattache ce *rêve* au second chapitre de la Genèse, c'est-à-dire au récit jéhoviste de la création, qu'elle oppose au récit élohiste du chapitre premier, seul conforme, d'après elle, au spiritualisme de l'Evangile. Ce premier chapitre contient la courte et glorieuse histoire de la création purement spirituelle, où tout est « très bon » au jugement de Dieu lui-même. Mais dans le chapitre II, à partir du verset 6, la ma-

tière usurpe la place de l'esprit; elle devient le principe vital de notre terre et s'allie à l'esprit pour produire les hommes. Cette seconde narration, inconciliable avec la précédente, dépeint l'origine de l'erreur qui s'est emparée de l'humanité. Son point de vue est le panthéisme, qui nie l'absolue supématie de l'esprit. Par bonheur cet état de choses n'est que temporaire, et les hommes dont il s'agit sont représentés comme mortels, la poudre devant retourner à la poudre.

Cette funeste erreur est déjà symbolisée par le « brouillard qui montait de la terre et arrosait toute la surface du sol », suivant Genèse 2, 6, verset où commence le récit matériel de la création. Cette erreur se rattache surtout au « profond sommeil » qui tomba sur Adam et dont il ne s'est pas encore éveillé. Durant ce « sommeil hypnotique » il a des songes qu'il prend pour des réalités. Dans un de ces rêves, il voit la création d'Eve, tirée d'une de ses côtes et mère de la famille humaine. Un autre rêve lui présente le mythe du serpent tentateur introduisant le péché dans le monde. Le serpent et la femme, dont l'inimitié réciproque ne cessera jamais, figurent la chair et l'esprit.

Je cite. « Il y aura, dans l'avenir, une guerre mentale plus violente contre l'interprétation scientifique et spirituelle de la Bible qu'il n'y en a jamais eu depuis le commencement de notre ère. Le serpent, ou le sens matériel, tâchera de détruire l'idée spirituelle de l'amour, et cette idée, la femme, lui écrasera la tête. » C'est la femme que Dieu jugera digne d'être la mère de Jésus et de contempler au sépulcre le Sauveur ressuscité, et plus tard la femme sera « la première à expliquer les Ecritures dans leur véritable sens, qui révèle l'origine spirituelle de l'homme. »

Je cite encore. « L'arbre de la vie représente l'être réel et éternel. L'arbre de la connaissance typifie l'illusion de l'erreur, les prétentions sans fondement qui donnent une idée fausse de Dieu ou de la bonté. Le péché, la maladie et la mort n'ont aucune place dans l'introduction élohistique de la Genèse. » — « L'idée spirituelle fournit à l'intelligence un terrain solide dans la Science Chrétienne. La semence de la

vérité, ou de l'esprit, et la semence de l'erreur, ou de la matière, sont le froment et l'ivraie que le temps séparera, l'une pour être brûlée, l'autre pour être recueilli dans les lieux célestes. »

Vous le voyez, Messieurs, *Science et Santé* rompt en visière avec notre conception du monde et par suite avec notre langage. La matière et tous les maux qui l'accompagnent sont certes réelles à nos yeux; elles ne le sont plus au point de vue de la Science Chrétienne et dans la nouvelle langue qu'elle doit créer. Le mot « réalité » reçoit un sens absolu, très différent de celui qu'on lui attribue d'ordinaire. Les choses discordantes et nuisibles, que Dieu n'a pu produire ni vouloir, ne participent point à sa vie; elles sont un rêve maladif, une « erreur » qui disparaît dès qu'on la corrige. Une faute de calcul ne correspond à aucune réalité. Si j'ai écrit: « Deux fois trois font sept », le sept existe sans doute sur le papier, mais il n'a pas droit à l'existence et sera remplacé par un six. Ayant reçu deux fois trois francs, j'en ai six et non sept dans ma poche. Ainsi, quand nous aurons triomphé de l'illusion qui prête vie et puissance à la matière, nous verrons l'univers comme Dieu le voit, dans sa parfaite spiritualité.

D'après ce qui précède, la Science Chrétienne me paraît être un système *idéaliste*, qu'on peut rapprocher de ceux de l'Inde, de Malebranche, de Berkeley, de Kant, mais qui s'en distingue par des traits essentiels, notamment par son caractère chrétien. Le christianisme s'y trouve indissolublement uni à une métaphysique précise, toute différente de celle que les anciennes Eglises ont professée jusqu'à ce jour. Il devient ainsi un *idéalisme chrétien* ou un *monisme spiritueliste*. Si la philosophie de Kant est, comme le dit Charles Secrétan, « un idéalisme subjectif mitigé», dont «l'idéalisme pur» serait «la conséquence rigoureuse», la Science Chrétienne est assurément cet *idéalisme pur* ou *absolu*. Il me sera permis d'ajouter, comme un signe des temps, que la Société pastorale suisse, dans sa majorité, incline fortement vers cette conception idéale et spirituelle du monde, à en juger par deux rapports

très remarquables, présentés à l'assemblée de Berne, en 1907, sur le soi-disant « monisme » de Haeckel¹, et par la discussion qui les a suivis.

ix

L'âme mortelle.

Quel est en nous le siège de la colossale illusion qui aveugle l'humanité? Ce siège est le *mortal mind*, le mental ou l'âme de l'homme naturel. « *Mortal mind*, écrit M^{me} Eddy, est un solécisme impliquant un usage inexact du mot âme. Le *Mind* étant immortel, le terme *mortal mind* désigne quelque chose de faux, par conséquent d'irréel.... De fait, si une expression plus juste m'était suggérée, je l'emploierais volontiers; mais, en parlant la nouvelle langue, nous sommes parfois obligés de recourir à l'ancienne, qui est insuffisante, et le vin nouveau de l'esprit doit être versé dans les autres vieillies de la lettre. » — « L'usage, dit-elle encore, applique le mot *mind* au bien et au mal également. Aussi, pour être compris, l'auteur appelle-t-il l'humanité malade et pécheresse *mortal mind*, entendant par cette locution la chair opposée à l'esprit, l'âme humaine et mauvaise, hostile à l'âme divine ou au vrai et au bien. » — « En réalité il n'y a pas de *mortal mind*. » « Parlant scientifiquement, il n'existe pas de *mortal mind*. » « *Mortal mind* n'est pas une entité. »

Convaincu du caractère progressif des révélations divines, la *Christian Science* reconnaît franchement que de nombreux passages de l'Ecriture proviennent du *mortal mind*. Elle distingue en conséquence dans la Bible, surtout dans l'Ancien Testament, deux courants opposés dont l'un vient d'en bas et l'autre d'en haut, le point de vue des apparences et celui de la réalité. Les lecteurs assidus de M^{me} Eddy lui savent gré de leur avoir appris à séparer ces deux éléments; ils déclarent joyeusement qu'elle leur a vraiment mis en main la *Clef des Ecritures*.

¹ *Verhandlungen. Monistische und christliche Welt- und Lebensanschauung.* Rapporteurs: M. le Dr Hermann Lüdemann, prof. de théol. à Berne, et M. le Dr E. Nagel, pasteur à Horgen.

X

Les guérisons.

Les guérisons de la *Christian Science* se comptent par centaines ou par milliers, pour ne pas dire par dizaines de mille. Si la critique n'en laissait subsister que la moitié ou la dixième partie, il y aurait encore là un fait d'une portée considérable. Leur authenticité a d'ailleurs pour elle toutes les garanties qu'on peut raisonnablement demander, s'il s'agit des guérisons racontées non seulement dans *Science and Health* (il y en a quatre-vingt-cinq), mais dans chaque numéro du *Journal* et du *Sentinel*. Aussi ne provoquent-elles, dans les pays anglo-saxons, ni la raillerie, ni l'incredulité. On peut les attribuer à diverses causes, mais on ne les conteste plus. L'Eglise d'Angleterre s'efforce même de les imiter, et différents groupes religieux prétendent en accomplir de semblables.

Jésus allait de lieu en lieu prêcher l'Evangile, « guérissant toutes sortes de maladies et d'infirmités parmi le peuple ». Et non seulement il conféra aux douze d'abord, puis aux soixante-dix, l'autorité de faire les mêmes miracles, mais il étendit cette autorité à ses disciples de tous les pays et de tous les siècles en disant, avant de monter au ciel : « Voici les signes qui accompagneront ceux qui auront cru. En mon nom ils chasseront les démons, etc. » Il est incontestable que cette puissance miraculeuse et bienfaisante frappa les foules, et qu'elle joua un très grand rôle dans la fondation de l'Eglise.

Cependant, depuis le troisième siècle, la chrétienté a négligé son droit et son devoir à l'égard de la maladie. Il s'agit de nous réveiller. Aussi *Science and Health* porte-t-il sur sa couverture l'inscription suivante autour d'une couronne que traverse une croix : « Guérissez les malades, ressuscitez les morts, purifiez les lépreux, chassez les démons. »

M^{me} Eddy a pris au sérieux cet ordre surprenant et se voit récompensée de sa fidélité. Elle guérit en effet, à l'instar de son Maître, « toute sorte de maladies et d'infirmités », et ses

étudiants ont appris à faire de même. Car elle ne regarde pas cette faculté merveilleuse comme un don réservé à quelques-uns ; elle le tient pour l'apanage de tout enfant de Dieu, en d'autres termes de tout homme. C'est pourquoi beaucoup de gens, découragés des médecins, s'adressent aujourd'hui aux scientifiques pour être délivrés de maladies récentes ou invétérées, fonctionnelles ou constitutionnelles, chroniques ou aiguës, et le résultat justifie d'une manière générale les promesses, qui semblaient exagérées, de la Science Chrétienne. Grâce à cette méthode, on commence par se guérir soi-même, puis on se tourne avec une tendre compassion vers ceux qui souffrent en leur chair, et on les guérit aussi. Notons d'ailleurs que la puissance victorieuse des maux physiques fait également disparaître les difficultés financières, les complications douloureuses, la discorde domestique et les brouilles, tout ce qui jette le trouble dans l'âme et l'empêche de sentir la présence de Dieu.

De quelle manière se produisent les guérisons ? Sans entrer dans le détail du traitement, je dirai en résumé qu'elles ont lieu comme jadis. Christ était « la vérité et la vie », il avait « la vie en lui-même », et cette vie dépendait de la connaissance. « Voici, disait-il, la vie éternelle : *te connaître*, toi le seul vrai Dieu, et celui que tu as envoyé, Jésus-Christ. » Le Seigneur est parvenu le premier à la vraie notion de Dieu et de l'homme. Par cette science suprême il était préservé de la maladie et de la mort, et s'il a donné son âme en rançon pour les pécheurs, il l'a fait volontairement, en toute liberté ; par cette science il a purement réfléchi le divin amour, rendant l'ouïe aux sourds, la vue aux aveugles, ressuscitant Lazare, affranchissant les captifs de l'erreur et du péché. Sans cette vue correcte de l'homme, il n'aurait pu ni guérir ni sauver.

Les scientifiques s'inspirent à cet égard du Maître et s'efforcent de marcher sur ses traces. Instruits de sa méthode, ils en font usage aussi bien qu'ils le peuvent. Sans doute ils reconnaissent qu'ils sont des novices, mais ils font chaque jour des progrès et en feront toujours, car ils ont devant eux une carrière infinie. On s'étonne parfois qu'ils ne guérissent pas

toutes les maladies, au moins dans leur entourage immédiat. Pourtant la réponse est facile. La guérison métaphysique n'a rien à faire avec la magie. Elle exige chez le patient une certaine réceptivité, impliquant l'abandon de tout autre système, et chez le praticien un degré assez élevé de spiritualité; quand ces conditions se trouvent réunies, on peut compter sur le succès, ou sur une amélioration très sensible, qui est déjà une délivrance.

M^{me} Eddy permet du reste à ses sectateurs de se faire soigner par un dentiste et dans certains cas par un chirurgien, s'ils ne sont pas assez développés spirituellement pour se passer de tout secours matériel. Ajoutons qu'elle ne nourrit aucune hostilité à l'égard des docteurs et ne souhaite nullement qu'on ferme les hôpitaux. Elle honore au contraire les médecins sérieux, et constate avec satisfaction qu'ils attribuent toujours plus de valeur aux influences morales. Ils auront longtemps encore une œuvre utile à faire.

La maladie, ai-je dit, n'est qu'un des trois grands ennemis de notre bonheur. Les deux autres, le péché et la mort, ne sont pas moins redoutables; il est même plus difficile d'en triompher. Mais c'est la maladie dont la défaite attire le plus fortement l'attention publique. Comment ne pas être frappé lorsqu'on voit tout près de soi opérer par la Science Chrétienne des guérisons inespérées, lorsqu'on la voit réussir là où la science médicale a confessé son impuissance? Il est de fait que les scientifiques sont souvent appelés par des gens souffrant depuis longtemps, ayant une santé délabrée, et s'étant vainement adressés à divers systèmes de guérison: allopathie, homéopathie, hydrothérapie, hypnotisme, électricité, opérations, etc. Les uns, incapables de travail, languissent depuis de longues années; d'autres sont en proie à des douleurs aiguës, cruelles, intolérables; d'autres — les mêmes peut-être — sont menacés de mort à plus ou moins longue échéance par des maux déclarés incurables: neurasthénie, albuminurie, consommation, tumeur, cancer, épilepsie, folie. N'oublions pas qu'à ces maux physiques s'ajoutent nécessairement des maux spirituels, plus profonds et plus graves, et que la

guérison des premiers entraîne celle des seconds. Il importe d'ailleurs de noter que les sujets auxquels le livre de M^{me} Eddy ou le traitement d'un scientiste a rendu la vue, l'ouïe, la force, la santé, la possibilité de gagner sa vie, ou la prospérité financière, sont encore plus reconnaissants de la transformation morale qui s'est opérée en eux, de l'élévation de leurs goûts et de leur caractère, que de la délivrance matérielle qui naguère était seule à les préoccuper.

Quoi qu'il en soit, la guérison est pour ainsi dire le drapeau des scientistes chrétiens. Ils la regardent comme la *démonstration* de leur système. Il en est comme des mathématiques, dont nous expérimentons l'infaillible justesse lorsque notre calcul se conforme à leurs lois; du reste nos erreurs de calcul sont promptement rectifiées et les règles mathématiques demeurent. Ainsi des guérisons surprenantes, où nous devons voir non des « miracles » dans l'acception ordinaire de ce terme, mais des phénomènes naturels dans l'ordre réel et divin, « démontrent » la vérité de la Science Chrétienne toutes les fois qu'un malade suffisamment réceptif rencontre un « scientiste » digne de porter ce nom. Ces guérisons forment en quelque sorte le portique du temple spirituel érigé par la grande Américaine à l'Amour tout puissant.

XI

La prière.

La prière, à laquelle la Bible fait tant de promesses, est entendue autrement par la Science Chrétienne que par les anciennes Eglises. Quand nous prions Dieu de rendre la santé à l'un des nôtres, nous croyons devoir ajouter : « Toutefois que ta volonté soit faite et non la mienne! » Les scientistes ne font pas cette réserve. Ils sont convaincus que la volonté de Dieu est toujours « bonne, *agréable* et parfaite » ; qu'il ne nous a pas envoyé les maux dont nous souffrons, qu'au contraire il nous en délivre. Aussi prient-ils avec la certitude d'être exaucés, ou plutôt ils se savent déjà exaucés. Ce dont ils ont besoin leur a été donné dès l'éternité; ils

n'ont qu'à en prendre possession, en se rendant compte de leur position d'enfants de Dieu. Leur prière est moins une requête qu'une *déclaration*. Ils « déclarent » qu'en tant qu'image et reflet de l'Esprit créateur ils participent à sa perfection et à son omnipotence. En présence d'un malade qui recourt à eux, ils « déclarent », contrairement au témoignage de leurs sens matériels, qu'il y a là un homme véritable, normal, c'est-à-dire spirituel, immortel, bien portant et complet. Cette « déclaration » chasse la maladie. Il ne s'agit pas pour eux d'obtenir des faveurs d'une Divinité arbitraire, avare ou récalcitrante, de plaider ou de lutter avec elle, de « lui arracher » l'accomplissement d'un de leurs souhaits personnels ; il s'agit de comprendre que Dieu est l'amour même, qu'il a mis toutes ses richesses à notre disposition, que ses enfants sont égaux à ses yeux, que par conséquent le plus misérable des mortels peut et doit, par la Science Chrétienne, recouvrer la santé de l'âme et du corps, et jouir dès ici-bas de la vie céleste.

La prière, telle que la comprend M^{me} Eddy, est donc une reconnaissance de ce qu'est Dieu, une conviction de son intelligence, de sa puissance et de sa bonté souveraines. Essentiellement morale, elle aspire avant tout aux bénédictions spirituelles, et s'allie à la vigilance, à l'activité, à l'effort.

On attribue trop d'importance aux prières parlées, *audibles*, à leur longueur et à leur répétition, à leur forme éloquente ou pathétique ; la seule chose qui compte, c'est « le désir. » Que notre désir des biens immatériels soit sincère, intense, il se manifestera certainement par des actes, il aura pour fruits la miséricorde, la charité, la sanctification. Si nos prières consistent en vaines formules, elles ne montent pas jusqu'à Dieu, nous trompent nous-mêmes et ne font qu'augmenter notre culpabilité. Si nous voulons que nos péchés nous soient pardonnés, il nous faut d'un côté y renoncer résolument, de l'autre pardonner à nos frères leurs fautes, c'est-à-dire les voir parfaits comme ils le sont au point de vue idéal, qui est celui de la réalité. Cette expli-

cation nouvelle étend singulièrement la portée de la condition mise par Jésus à la réception de la grâce divine.

« Priez peu », dit-il à ses disciples dans *La Samaritaine* de Rostand. En effet, la prière-demande est généralement très courte et volontiers silencieuse. Comme attitude mentale, comme aspiration à la sainteté, comme souhait que le bien l'emporte sur le mal, la prière doit au contraire être perpétuelle. C'est dans ce sens que Paul a écrit : « Priez sans cesse. » Celui qui, par la vraie prière, est ouvert aux influences d'en haut, celui-là seul expérimente chaque jour, pour lui-même et pour les autres, la divine puissance de guérison et d'affranchissement, réussit dans ses entreprises, « démontre » en un mot l'infinie supériorité de l'esprit sur la matière, de la vérité sur l'erreur.

XII

La méthode déductive.

Trompés par le témoignage de leurs yeux, les anciens, dont Ptolémée est pour nous le représentant, croyaient que le soleil tournait autour de la terre, hypothèse qui ne leur permettait pas d'expliquer la position relative des étoiles. Cependant, à la suite d'observations plus exactes faites avec le télescope, Copernic et Galilée ont prouvé que le soleil est le centre de notre système astral et que les planètes, y compris la terre, tournent autour de lui, discrépant pour toujours la conception géocentrique et révolutionnant de fond en comble l'astronomie.

Une révolution non moins radicale s'accomplit dans le domaine de la pensée philosophique. On a cru et on croit encore que l'âme est emprisonnée dans le corps, que l'esprit est soumis à la matière, que pour connaître Dieu et le monde spirituel il faut étudier les êtres physiques. Ainsi on relève et glorifie la matière aux dépens de l'esprit.

Notre erreur est semblable à celle que commettait Ptolémée en soutenant que l'immense soleil tournait autour de notre petit globe ; et la Science Chrétienne rend à l'humanité

le même service que lui rendirent Galilée et Copernic en remplaçant une hypothèse fausse par une explication tout opposée. En effet, s'établissant sur le terrain de la révélation, de la foi et de l'expérience interne, sans trop s'inquiéter des perceptions sensibles, M^{me} Eddy a reconnu Dieu comme le soleil suprême, le centre vivifiant de la création. Elle a remis Dieu à sa place ou, si vous voulez, s'est mise au point de vue de Dieu. Elle a par là dégradé, réduit à néant la matière, et relevé, glorifié l'esprit, faisant de lui la véritable puissance et l'unique réalité.

Cette révolution philosophique va beaucoup plus profond que les découvertes des savants, ou que les modifications apportées au culte et à la constitution des Eglises, voire même au dogme et à la morale. Elle consiste à répudier l'*induction* en faveur de la *déduction*; c'est donc un *changement de méthode* pour la pensée humaine.

Mise en honneur par le chancelier Bacon, la *méthode inducitive*, qui des faits particuliers remonte aux principes généraux, a perfectionné l'observation et rendu possibles les admirables progrès de la science moderne; mais elle avait de graves inconvénients. Aussi a-t-elle abouti au sensualisme de Locke et au scepticisme de Hume.

Kant revint par bonheur à la *méthode déductive* abandonnée, en Angleterre, au dix-septième siècle¹. Il reprit l'ancienne distinction entre le *phénomène*, ou la simple apparence, et le *noumène*, ou la « chose en soi. » Proclamant l'existence de deux univers, le « monde intelligible » et le « monde sensible », il vit dans le premier la cause du second. Il montra que le temps et l'espace sont de simples idées, les formes *a priori* de notre sensibilité, et nia de même l'objectivité de la matière. Ainsi, partant des *intuitions a priori*, c'est-à-dire des faits évidents de conscience ou de ce qu'il

¹ Il n'en était pas de même sur le continent européen, où la philosophie fut représentée, au dix-septième siècle, par Descartes, Spinoza, Malebranche et Leibniz, tous éminemment déductifs. L'évêque irlandais Berkeley, idéaliste absolu, appartient plutôt au dix-huitième siècle et fut pendant près de trente ans contemporain de Kant.

nommait les « catégories », il en déduisit les lois de la création. La méthode déductive, qui s'appuie sur les principes généraux pour en tirer, comme conséquence, des lois particulières, consiste, d'après John Stuart Mill, dans les trois opérations suivantes : « la première, l'induction directe ; la seconde, le raisonnement ; la troisième, la vérification¹. » « A cette méthode, ajoute-t-il, l'esprit humain doit ses triomphes les plus brillants dans l'investigation de la nature. Nous lui devons toutes les théories qui réunissent des phénomènes vastes et compliqués sous un petit nombre de lois simples... qu'on n'aurait jamais pu découvrir par leur étude directe. »

Ce procédé est celui des mathématiques et de la géométrie, et ces deux sciences sont appelées « exactes » précisément parce qu'elles l'emploient, c'est-à-dire parce qu'elles ne s'appuient pas sur l'expérience externe, mais sur des idées qui rendent cette expérience possible.

Par ce retour à la méthode déductive, le philosophe de Königsberg a inauguré la vraie théorie de la connaissance ; aussi tous les penseurs se sont-ils avancés dès lors dans la voie ouverte par son « *criticisme* ».

Quant aux savants, ils se sont longtemps efforcés de s'en tenir à la méthode inductive, dont cependant ils reconnaissaient toujours plus l'insuffisance. Mais, il y a quelques années, d'étonnantes découvertes (l'uranium, le radium et les électrons) sont venues renverser la doctrine atomique et bouleverser la science. La matière, qui semblait solide, s'est en quelque sorte volatilisée, évanouie, et l'on croit de moins en moins à sa réalité substantielle. Après plusieurs siècles de recherches, les physiciens sont arrivés à dire *ce qu'elle n'est pas*, sans pouvoir expliquer *ce qu'elle est*.

Cependant quelques rayons lumineux traversent cette obscurité. Huxley désigne l'électricité comme « la cause hypothétique ».

¹ *Logique*, trad. franç. I, p. 510. Il est bon de noter que cette définition de la déduction, qui prend comme point de départ une induction préalable, est celle d'un logicien empiriste, selon lequel les axiomes mêmes des mathématiques sont un produit de l'expérience. Les représentants de la méthode déductive prétendent partir d'intuitions directes, de principes connus *a priori*.

tique et inconnue d'états de notre conscience. » Aux yeux de Sir Oliver Lodge la matière « est composée d'électricité et de rien d'autre »; le professeur Oswald en fait « une chose mentale, représentant assez mal ce qui persiste sous le changement des phénomènes », et Alfred Balfour, ancien chef du cabinet anglais, n'hésite pas à la supprimer.

Quelques écrivains de l'école allemande ramènent la matière à la force ou à l'énergie, avec laquelle on voulait jusqu'ici l'amalgamer. Les particules matérielles ne seraient autre chose que des « centres de force ». La force, évidemment immatérielle, serait donc l'unique réalité.

Ce courant d'idéalisme, que j'ai constaté pareillement dans la théosophie contemporaine, passe actuellement sur la France, à en juger par plusieurs livres dus à des esprits de premier ordre, professeurs à Montpellier, à la Sorbonne et au Collège de France, membres de l'Académie française et de l'Institut. Je rappellerai : *La philosophie de l'Effort* par Armand Sabatier; *L'Evolution de la Matière* par le Dr Gustave Le Bon; *La Valeur de la Science, La Science et l'Hypothèse* par H. Poincaré; *Qu'est-ce qu'un Dogme?* par Edouard Le Roy; *Science et Religion dans la philosophie contemporaine* par Emile Boutroux; enfin *L'Evolution créatrice* par H. Bergson. Ces ouvrages récents, si indépendants et si profonds, nous montrent que le matérialisme est vaincu dans les hautes régions de la pensée et que la théorie *dynamique* de la matière commence à l'emporter. Décidément on ne veut plus rien connaître que l'énergie.

Mais, si l'on doit avouer que tout est force, il ne reste plus qu'un pas à faire pour déclarer que tout est esprit. Or ce pas a été fait, il y a près de quarante ans, aux Etats-Unis, par la *Christian Science*. S'élevant en effet, par une intuition de son génie ou de son cœur, jusqu'à l'Amour suprême envisagé comme Principe de toute existence, M^{me} Eddy en a tiré, par déduction, un système admirablement lié, qui répond à toutes les questions raisonnables et résout tous les problèmes angoissants. Si on lui dit que cette théorie séduisante n'est qu'une illusion de sa foi, elle n'est point embarrassée par

cette objection. Sa doctrine, affirme-t-elle, se distingue de toutes les autres en ce qu'elle est « démontrable », se prouvant chaque jour à toute âme sincère non par des paroles, mais par des faits.

Conclusion.

William James intitule *Optimisme religieux* le chapitre qu'il consacre au mouvement américain de la *mind-cure*. Je suis fâché de le dire, le célèbre psychologue traite ce vaste et délicat sujet d'une manière superficielle qui contraste avec son sérieux ordinaire. Ainsi, tout en constatant la puissance de ce courant d'idées, il méconnaît l'indéniable supériorité de M^{me} Eddy sur des inconnus, — Horatio Dresser et Henry Wood, — qu'il cite comme les avocats les plus distingués de la médecine spirituelle. On sent qu'il n'a pas pris la peine de lire *Science and Health*, ni même de se renseigner à peu de frais sur la *Christian Science* en feuilletant quelques numéros de ses périodiques. Quoi qu'il en soit, le professeur de Harvard a raison de parler ici d'*optimisme*; car les scientistes sont bien, avant tout, des optimistes, les optimistes les plus conséquents et les plus heureux. Or, comme on l'a dit, « l'*optimisme* rend fort. »

Cette conception optimiste du monde, cet idéalisme triomphant qui se rattache à Jésus comme au premier « scientiste », me paraît constituer un *nouveau type du christianisme*, type que nous avons le droit et le devoir de discuter, mais qui, sur nombre de points, est plus rapproché de l'Evangile non seulement que le type catholique-romain et le type orthodoxe ou grec, mais encore que les différents types réformés.

L'Eglise scientiste réalise en tous cas le *Réveil*, que les plus fervents d'entre nous demandent en vain depuis tant d'années. Ses membres sont plus que réveillés ; leur piété est intense. Vous supposez peut-être que, niant théoriquement le péché, ils négligent de le combattre dans leur vie. Au contraire, ils le prennent au grand sérieux, sachant qu'il ne leur sera pardonné et ne cessera de les faire souffrir que lorsqu'ils l'auront extirpé de leur âme. Le caractère absolu de leur idéal

donne à leur conscience une extrême délicatesse, et la plupart de ceux que je connais me semblent avoir atteint un degré de spiritualité très rare dans le monde protestant. Ils sont du reste éloignés de tout ascétisme et ne condamnent pas en bloc le théâtre. S'ils renoncent à l'usage des boissons alcooliques et du tabac sous ses diverses formes, c'est qu'ils n'y trouvent plus de plaisir, leurs goûts étant devenus moins matériels ; aussi accomplissent-ils sans effort et sans déchirement ces réformes que nous regardons comme héroïques, et, une fois corrigés, ne retombent-ils plus dans leurs habitudes fâcheuses.

Larges d'esprit et de cœur, ils n'ont rien de sectaire et s'abstiennent de polémique. Ils ne jugent pas, ne médisent pas, ne colportent pas les mauvaises nouvelles, ne parlent pas de maladies et d'opérations chirurgicales, mais croient au bien, le voient partout et espèrent contre toute espérance. Délivrés les premiers des maladies physiques et morales qui les tourmentaient, et en même temps de la *crainte*, qui aggrave nos souffrances, ils se distinguent, dans notre société fiévreuse et inquiète, par leur sérénité et leur active sympathie.

Leur religion est essentiellement *pratique*. Si elle enseigne une métaphysique, c'est pour transformer, spiritualiser l'individu. Elle leur fournit d'abord les lumières et les forces dont ils ont besoin pour « résoudre leurs propres problèmes » ou pour « travailler à leur propre salut », c'est-à-dire pour « démontrer » dans leurs circonstances individuelles l'inanité de la matière et la puissance de l'esprit. Elle leur inspire ensuite le désir de partager ce qu'ils ont reçu, de consoler les infortunés, les désespérés, qu'ils rencontrent à chaque pas, en guérissant leurs maux de toute sorte. De fait elle les rend capables de continuer le ministère du Maître, qui ne vivait que pour communiquer aux hommes la santé de l'âme et du corps, et leur donne l'avant-goût du ciel dans l'exercice de ce pouvoir — secret perdu pendant tant de siècles — qui doit démontrer à tous la divinité de l'Evangile et l'omnipotence de l'amour.

Si la propagande scientiste est remarquablement efficace,

c'est qu'elle a lieu beaucoup moins par des raisonnements que par l'exemple et la charité. Comme aux jours du Seigneur, on réclame des « signes ». La Science Chrétienne en opère de nombreux et de saisissants. C'est par cette « *démonstration d'esprit et de puissance* » — *ἐν ἀποδείξει πνεύματος καὶ δυνάμεως* — qu'elle s'imposera tôt ou tard dans notre pays à l'attention publique. Il serait digne de nos professeurs en théologie et de nos penseurs d'étudier, dès maintenant, ce point de vue paradoxal, afin de pouvoir dire, en toute connaissance de cause, quels sont ses mérites et ses dangers. A eux en particulier s'adresse la recommandation de l'apôtre : « Examinez toutes choses, retenez ce qui est bon. »
